

# “Dans la grisaille d'Alger”

Par Leïla Aslaoui

Ce matin, Zoubida traîne les pieds. Si elle avait eu le choix elle aurait préféré rester au lit et dormir.

Dormir... voilà ce dont elle rêve depuis des mois et des mois. Dormir pour oublier... dormir pour guérir de ses insomnies, de toutes ses nuits sans sommeil où elle ne pense qu'à cela... Dormir pour oublier cette maudite journée où on lui annonça que **tous les entretiens avaient été concluants et qu'elle était recrutée en qualité d'assistante du directeur**. Elle n'en demandait pas tant et se serait contentée d'un poste au service financier, mais on lui expliqua que son **CV avait plu au chef et qu'ainsi, on ne lui accordait aucune faveur**. Favoritisme ? Bienveillance ? Passe-droit ? Cela ne lui avait même pas effleuré l'esprit. Comment aurait-elle pu penser cela, alors qu'elle considérait que la vie ne lui avait pas fait de cadeaux en l'affublant d'un strabisme prononcé et d'une petite taille ? A trente ans, elle s'était habituée à sa solitude, à sa vie bien organisée.

Aucun homme à l'université comme au travail, ne s'était intéressé à elle. Est-ce pour cela qu'elle le crut lorsqu'il lui dit : “Votre strabisme vous donne un charme fou” ? personne avant, ce qu'elle qualifiait à présent de **rencontre calamiteuse**, n'avait transformé son complexe en un atout avantageux.

Il avait été le seul. Et lui ce n'était pas n'importe qui,

c'était le chef, son chef et “le chef a toujours raison”. Du moins, c'était ce que lui avait dit sa mère. Femme au foyer, celle-ci dirigeait les affaires familiales d'une main de fer. Mari et enfants lui obéissaient sans sourcilier. Depuis le temps qu'elle rêvait d'un grand mariage pour sa fille — son aînée — d'une immense salle de fêtes où elle réunissait ses amies, mais surtout celles qui faisaient du célibat de Zoubida un sujet de conversation et de raillerie, elle allait enfin prendre sa revanche. Sa fille aura les plus belles toilettes, un trousseau qui ne ressemblerait à aucun autre. **Et le mari était un haut cadre d'une entreprise**. Il possédait voiture, villa sur les hauteurs d'Alger. Sa fille n'avait pas attendu pour rien. “C'est ta chance, elle ne se présentera pas deux fois, alors saisis-la !” Ainsi, m'offriras-tu le plus beau cadeau : faire taire **toutes ces commères qui se moquent de moi**”, répétait-elle chaque jour à sa fille.

Lorsque celle-ci lui rappelait que **son chef était marié et père de quatre enfants**, elle répondait avec arrogance :

— Et alors ? Elle n'avait qu'à le garder cette idiote !  
Je te dis et te le répète : un mari c'est une bonne occasion dont il faut savoir profiter.

Après tout, à trente ans, tu n'espères tout de même pas un célibataire ?

— Pourquoi pas ? nombreuses ont été des cama-

rades d'université qui se sont mariées...

Sa mère l'interrompait sans ménagement :

— Cette fois-ci, tu vas m'écouter, tu vas acquiescer un statut social et je ne te laisserai pas passer à côté du bonheur. Alors, fais ce que je te dis.

Zoubida préférait alors mettre fin à ce dialogue de sourds car il n'y avait pas eu **d'autres fois avant celle-ci et son directeur n'avait pas promis le mariage**.

Lorsqu'il l'invita à dîner la première fois, il avait bien précisé qu'il ne quitterait jamais son épouse, quand bien même il multiplierait les aventures extraconjugales. “Les femmes ont été créées pour donner du bonheur aux hommes. Ce serait dommage de s'en priver !” lui avait-il dit lors de leur premier tête-à-tête. C'est ce soir-là, qu'elle aurait dû mettre fin à cette rencontre du maître et de son esclave. Mais comment renoncer à l'**excellent salaire** qu'elle allait désormais percevoir ? **Au chauffeur de monsieur le directeur** qui l'amenait le matin au travail et la ramenait le soir à la maison ? Comment lutter et résister aux pressions incessantes de sa mère ? Pour celle-ci, entre un bon pneu “Michelin” et un mari, il n'y avait aucune différence. On pouvait lorsqu'on était astucieuse — **elle était persuadée que sa fille l'était** — acquiescer l'un comme l'autre.

Une année s'était écoulée depuis ce mois de février 2005. Zoubida avait beaucoup maigri. Ce matin, elle

n'avait même plus envie de se rendre au boulot. Une nouvelle assistante était arrivée... C'était elle, désormais, **que le chauffeur du chef conduisait sur instruction du chef**. Celui-ci ne recevait plus “l'ancienne” et ils ne se voyaient que lors de réunions avec les autres collaborateurs.

Déprimée, fatiguée, Zoubida décida de se confier à la directrice du service juridique devenue son amie. “Cela s'appelle du harcèlement. Il faudra bien qu'un jour, **l'une ou l'autre de ses victimes se décide à déposer plainte**.” C'est l'unique façon de mettre fin à ses agissements. Il n'y en a aucune autre.

— Une plainte ? Es-tu sérieuse ? Et le scandale ? Non... non je vais tenter de le convaincre d'accepter une union avec moi par “fatiha”. Je serais en paix avec ma conscience.

— Il n'acceptera jamais ! S'il le faisait, d'autres que toi — et elles sont nombreuses — lui imposeraient alors cette solution.

— Alors que faire ?  
— Déposer plainte comme je te l'ai suggéré.

— Non... jamais. Je vais démissionner et je vais vivre à l'étranger. Je ne veux plus vivre dans ce pays.

— Le pays n'a rien à avoir dans ton histoire. **Les avantages que vous acceptez toutes sont les armes dont il use et abuse pour arriver à ses fins parce qu'il est le chef**. Une bonne plainte contre lui le guérirait, car lui aussi n'ai-

merait pas ce que tu appelles un scandale. Il tient à sa réputation.

— L'unique chose que j'accepterais serait qu'il régularise secrètement notre union. C'est ce que m'a conseillé ma mère.

— Tu accepterais d'être la seconde, juste pour plaire à ta mère ? Et si une fois dans ta vie.

— Tu prenais les choses en main en cessant de dire : “Ma mère a dit... ma mère pense que... ma mère m'a suggéré... Dans tout cela, as-tu pensé à son épouse ? Que t'a-t-elle fait ? C'est une pauvre victime.

— Elle ferait mieux de garder son mari celle-là. Et moi ne suis-je pas victime ?  
— Celle-là comme tu l'appelles a un conjoint malade. Seule la justice le guérira.

— Q'une autre que moi le fasse, moi j'aurais honte de dire cela à un juge. Je veux juste une “fatiha”. Lorsqu'elle lui en parla, il parut d'un grand éclat de rire. Ce fut sa seule réponse.

Ce matin, Zoubida traîne les pieds. Sa lettre de démission est dans son sac à main. Sa mère vient aux nouvelles.

— Alors, lui as-tu parlé de la fatiha ? Cela nous permettra de faire croire aux voisins et à la famille qu'il y a eu mariage.

Pour la première fois Zoubida fixe le regard de sa mère.

— Je ne le verrai plus et ne lui demanderai plus rien. Je démissionne aujourd'hui



puis je partirai en Espagne et si un Espagnol tombait amoureux de moi je l'épouserai.

— Mon Dieu quelle honte ! Dans notre famille ce serait une catastrophe. Elle ne sera pas pire que celle qui m'est tombée sur la tête par ta faute. Je te laisse à ton matérialisme et à tes calculs.

La mère de Zoubida chercha vainement le passeport de celle-ci voulant ainsi l'empêcher de quitter le territoire national. Lorsqu'on lui demanda ce que fait Zoubida en Espagne, elle répond qu'elle a rencontré un émigré d'une excellente famille. “Ils se sont mariés et elle est très heureuse” ajouta-t-elle. L'ex-directeur de Zoubida en est à sa huitième assistante. Aucune n'ose le dénoncer. Lui, raconte aux copains qu'il est victime d'un véritable harcèlement féminin. Il se dit même fatigué de cet “acharnement” contre lui.

L. A.

## AZOUZ BEGAG A ANIME UNE CONFERENCE AU CCF

# Une douleur d'enfance qui explose

La visite en Algérie de Azouz Begag, ministre français délégué à la Promotion des égalités des chances, est restée énigmatique pour beaucoup d'observateurs politiques et de la société civile. Comment et pourquoi un ministre de la République française, à deux mois des élections présidentielles de son pays, est venu rencontrer des enfants à Blida et à Alger, organiser une vente-dédicace et aussi animer une conférence-débat, sans un thème précis. Les personnes qui ont assisté mardi, au Centre culturel français (CCF), à la conférence de M. Begag, ont, en toute certitude, élucidé cette énigme. Car, ce n'est pas un ministre français qu'elles ont découvert, mais un Algérien, un émigré, un enfant de «la racaille», comme les appelaient Sarkozy. Oui ! Les invités du CCF ont fait connaissance avec un homme exemplaire. Celui qui a réussi “zekkara”. Un enfant de la cité qui a soulevé des montagnes pour imposer son nom. Un nom qui toutefois n'est pas assimilé à la politique, fort heureusement, mais au savoir et au livre. L'aventure de l'écriture chez Azouz Begag a commencé en 1986, avec la parution de son

premier roman le *Gone de Chaâba*, adapté d'ailleurs à l'écran. Cependant, l'aventure de la lecture est née beaucoup plus tôt chez cet enfant de la cité, qui n'a pas choisi de naître dans un bidonville de Villeurbanne, dans la région lyonnaise. Originaires de Sétif, les parents de Begag se sont établis en France en 1949. Et ça ne serait pas sans surprise que cette famille qui débarque de l'Algérie se joint à des centaines d'autres familles, arrivées pour les mêmes objectifs : ceux d'offrir à leurs enfants un avenir prospère. «Quand j'étais gosse, je ne saisisais pas encore le message de mon père, qui à chaque fois, prenait un livre, l'ouvrait et imitait par un geste de ses doigts, l'envol des oiseaux, il nous disait, regardez bien ce livre, c'est lui l'avenir». A cinq ans, Begag était trop jeune pour comprendre. A 50 ans, il prend le temps de transmettre tout ce qu'il a compris de ce message de son défunt père. Car entre ces deux tranches de sa vie, une grande lumière a jailli de la vie de l'écrivain. Refusant de se soumettre au destin de ses parents, Azouz, le révolté, l'enfant infatigable et incorrigible a dessiné son propre chemin. Il

décroche un premier diplôme, un brevet en électronique. Pas suffisant pour ses ambitions, c'est pourquoi il s'acharne sur les études qui se traduisent par un doctorat en économie. Seulement, son intérêt pour les questions identitaires l'emmena à se spécialiser dans les sciences sociales, auxquelles il dévoue beaucoup de recherches. «Je voulais tout essayer dans ma vie. Tout explorer. Je voulais réussir, pas pour moi, mais pour mes parents», témoigne-t-il lors de sa conférence qui s'est transformée en un récit de l'enfance douloureuse de l'écrivain. Sa mémoire sera gravée à jamais des souvenirs de ses voyages, chaque été, dans son pays d'origine. Des souvenirs qu'il relate avec beaucoup de talent, d'humour et d'amour aussi dans sa dernière publication *Un train pour chez nous*, que le hasard a voulu qu'il soit édité par une maison d'édition algérienne, Sédia Editions, à qui revient l'honneur de la visite du ministre. «Je suis l'enfant de la vague de l'immigration. Je suis l'enfant d'une vague tout simplement», confie-t-il à ses invités. «C'est grâce à mes allers-retours entre mes deux pays que j'ai

construit mon identité. Les images de mon enfance sont fondatrices de ce que je suis devenu aujourd'hui». Emu, les yeux ruisselants, les mains tremblantes, Begag ne pouvait plus retenir ses larmes lorsqu'il s'est replongé dans la misère des bidonvilles. Il garde de son enfance les sacrifices de ses parents qui, contre vents et marée, revenaient chaque été au bled. Car c'est au bled que ses parents deviennent des noms reconnus, et non pas des personnes, des x, comme il l'ont toujours été en France. Une seule conviction anime aujourd'hui le ministre délégué à la Promotion de l'égalité des chances. Ce qu'il a vécu dans son enfance est similaire à ce que vit aujourd'hui toute la communauté immigrée. La ségrégation, le regard méfiant et méprisant des Français, les inégalités de chances au travail et aux privilèges sociaux, sont autant de maladies qui intoxiquent la société française. Que faire ? «Interroge un invité du CCF ? «Eh bien qu'ils fassent comme moi. Je ne suis pas arrivé au gouvernement parce que je suis un arabe. Non. C'est grâce à mon parcours que je suis là aujourd'hui et c'est

comme ça que j'ai vengé mes parents», répond-il. Azouz Begag nourrit un sentiment de patriotisme chez la communauté maghrébine et musulmane de France. Confirmant que l'intégration se fait par l'engagement politique de cette communauté, Begag se demande toutefois comment la communauté à laquelle il appartient n'a été revalorisée par sa société adoptive que par le ballon. «Les Arabes on les voyait qu'à travers le foot. Il est temps de leur démontrer que nous sommes capables de faire mieux que beaucoup de Français, et ce, en s'imposant dans le politique», a-t-il ajouté. Maniant si bien le verbe, Begag a terminé en disant que la promotion de la lecture sera désormais son cheval de bataille. «J'ai toujours dit lisez-moi avant de m'élire». Il ne quittera pas toutefois son Algérie sans exprimer son grand plaisir de découvrir un lectorat exceptionnel au milieu des jeunes écoliers. Cette fois-ci, il a pris l'avion pour rentrer chez lui et non pas le train. Pour dire que son identité ne souffre plus de déchirure. Elle est construite !

Rosa Mansouri